

que s'il s'agissait de se rencontrer pied à terre avec sa puissante voisine, l'Allemagne, qu'elle est pourtant plus en mesure que jamais de vaincre à armes égales.

Quoi qu'il en soit, la presse a l'usage à peine remise de l'émotion, aussi intense que surprenante, qu'elle avait témoignée à l'occasion des expéditions françaises, dans l'ouest de l'Afrique, a de nouveau retenti de plaintes sonores. Il a semblé, tout à coup, qu'on avait découvert, sur un autre point du monde, un nouvel incendie qui menace l'empire britannique tout entier. Aussi tous les journaux de Londres ont fait appel à l'énergie du gouvernement, le conjurant d'écarter les dangers qui paraissent sur le point de fondre sur le pays.

Que s'était-il donc passé ? Une dépêche de la Chine a été la cause de tout ce bruit. Le ministre de Russie et le chargé d'affaires de France, à Pékin, auraient protesté, contre l'emprunt chinois, dont l'Angleterre et l'Allemagne doivent fournir les fonds, en s'emparant de la douane chinoise, pour se garantir. La Russie et la France auraient demandé des compensations à la Chine ; la Russie, pour s'ouvrir un port libre aux confins septentrionaux de ses possessions asiatiques, la France, pour consolider davantage son empire du Tonquin.

Mais alors où serait le mal ? La France et la Russie ont tout autant le droit de prendre, au bon endroit, leur morceau de Chine, que l'Allemagne et l'Angleterre. L'Allemagne ne dit rien cependant, et pour cause, puisque c'est elle qui a donné l'exemple, en pillant, la première, ce pauvre John le Chinois. Et l'Angleterre n'a jamais montré assez de désintéressement et de philanthropie, dans sa

politique étrangère, pour qu'elle puisse assumer, avec convenance, le rôle de policière des nations et être prise au sérieux, dans sa crise hysterique ordinaire.

Maintenant que l'on jette un coup d'œil sur le reste du monde, on ne verra pas d'autres points noirs à l'horizon. L'Autriche a bien ses troubles intérieurs,—l'irritante question germanique et tchèque—mais elle est en paix au dehors ; l'Italie, depuis qu'elle a abandonné sa politique d'expansion coloniale, s'occupe de relever ses finances, fort maltraitées par sa mauvaise aventure de l'Abysinie. À vrai dire l'Autriche et l'Italie tournent, comme de pâles satellites dans l'orbite du soleil allemand, dont le char, comme celui d'Apollon, erre quelquefois, dans sa course ténébreuse, suivant les frasques périodiques du nouvel Icare, "aux humeurs changeantes"—le capricieux et fantasque Guillaume IV.

De toute la situation envisagée généralement ou particulièrement, se dégage quand même, une perspective nette et claire pour le Canada. Les troubles et les guerres de l'étranger ouvriront, à son commerce, à son industrie et à son agriculture, des aperçus dont ils ne sauraient que profiter, si son effort correspond aux possibilités. L'émigration des vieux pays croîtra, le retour des Canadiens émigrés s'accroîtra, le travail productif sera paralysé, à côté de nous et devant nous,—au sud et à l'est. C'est à nos hommes d'État, à nos gouvernements, à l'initiative individuelle de saisir le moment, pour donner plus de mouvement à la vie nationale, et jalonner plus efficacement notre marche vers les grandes destinées.